

Date : 17/01/2013

Pays : FRANCE

Suppl. : Littéraire

Page(s) : 3

Rubrique : Littéraire; Critique

Diffusion : 338618

Périodicité : Quotidien

LE FIGARO



Wagner, le témoin capital

VINCENT BOREL C'est toute l'Europe musicale, avec ses coteries, ses jalousies, ses grandeurs et ses insuffisances, qui revit dans ce roman.

SÉBASTIEN LAPAUQUE

« **O**N SE MOQUE de vous ; les plaisanteries vous agacent ; on ne sait pas vous rendre justice, etc.

Croyez-vous que vous soyez le premier homme dans ce cas ? Avez-vous plus de génie que Chateaubriand et que Wagner ? On s'est bien moqué d'eux cependant ? Ils n'en sont pas morts. »

Ainsi parlait Charles Baudelaire à Édouard Manet dans une fameuse lettre du 11 mai 1865. « Comme il connaissait bien le cœur d'un artiste ! », s'émerveille Vincent Borel à

son propos. Car le romancier, attaché à restituer une à une toutes les moqueries, toutes les plaisanteries et toutes les injustices dont Richard Wagner fut l'objet, se souvient que le compositeur né à Leipzig en 1813 et mort à Venise en 1883 eut aussi quelques inconditionnels.

Ainsi Charles Baudelaire, « ce poète parisien qui avait été l'un des premiers à lui déclarer sa flamme dans des textes pétris d'admiration » ; Franz Liszt, dont Richard Wagner épousa la fille Cosima en 1870 ; ou l'étrange Louis II, enfant roi d'une Bavière froide et mélancolique. Richard W. s'ouvre d'ailleurs sur des

pages étincelantes, toutes éclatantes d'or et de pourpre, qui invitent le lecteur à se glisser dans une loge du Théâtre royal de la cour à Munich, le 10 juin 1865, soir de la première de *Tristan et Isolde*. Vincent Borel est un artisan maniaque : ses tableaux d'histoire sont ébouriffants. C'est toute l'Europe musicale, avec ses coteries, ses jalousies, ses grandeurs et ses insuffisances, qui revit dans son dernier roman.

« Fuir ce monde de bourgeois à rouflaquettes »

Avec lui, l'Histoire s'éclaircit à la lampe et au coin du feu. Entre les

révolutions de 1848 et la défaite de Sedan, Richard Wagner, tour à tour lié à Mikhaïl Bakounine et à Friedrich Nietzsche, est le témoin capital d'un monde en train de changer de bases. Il voyage en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, s'égare sur les routes impériales d'Autriche-Hongrie, grandiose et incompris. Son existence a tout d'une vie exemplaire et c'est ainsi que Vincent Borel nous la donne à connaître, sans jamais se départir de ses qualités de styliste.

La scène est à la gare de Munich, en décembre 1865, quand Wagner, devenu la proie des envieux, doit quitter la Bavière : « *La locomotive*

fume. Les angoisses de Stuttgart resurgissent ; renoncer, disparaître ; à nouveau ce désir d'anéantissement. Fuir ce monde d'imbéciles et de ricaneurs, de jaloux et de bourgeois à rouflaquettes. Richard se sent plus vieux et plus lourd. Mais aussi plus fort. Il a été applaudi, acclamé, aimé et détesté. Il monte rapidement dans le wagon cosu, où le chauffage peine à fonctionner. Le froid est en train d'envahir le monde. » Une phrase fluide et rythmée, une ponctuation choisie, le sens des périodes : Vincent Borel n'est pas simplement un heureux raconteur de Wagner. C'est aussi un merveilleux écrivain de langue française. ■

RICHARD W.

De Vincent Borel,
Sabine Wespieser,
Éditeur,
320 p., 22 €.

